

Passeurs et passants

TransLittérature, n° 20, « Traduire la ville », hiver 2000

Colloque Journée de Printemps, 27 mai 2000

Marie-Claire Pasquier

Rien ne fait autant rêver que les villes, si ce n'est le nom des villes. Quand Proust rêve sur Parme, il rêve sur le nom de Parme. Les villes, les noms de ville sont pour nous irrémédiablement attachés à la littérature, cette littérature que nous nous approprions en la traduisant, c'est-à-dire en commençant par la lire avec délectation. Traduire un roman qui se passe dans une ville, c'est doublement rêver, et dans une relative irresponsabilité paresseuse puisque la toponymie, en principe, se redit mais ne se traduit pas : on désigne et voilà tout, comme quand on voyage et qu'on lit tout haut, de la voiture, les pancartes, sous le prétexte d'aider à la navigation.

Les chansons savent s'emparer de ce pouvoir magique des noms de villes : Bilbao, Pondichéry, Syracuse, Constantinople. « Nous irons à Valparaiso ». Cela commence par « Sur le pont d'Avignon », à quoi correspond chez les enfants anglais « London Bridge is tumbling down ». Il y a toutes les chansons de marins : « Les filles de la Rochelle », « Jean-François de Nantes » ... Sont aussi évoqués les noms des quartiers : « Ménilmontant, mais oui madame... », « Il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Prés », avec une rime approximative. Les gens du nord rêvent des villes du sud : « Roses blanches de Corfou », « Marseille, tais-toi Marseille », cependant que les gens du midi rêvent des brumes du nord : « Dans le port d'Amsterdam ».

Olivier Rolin sait bien ce qu'il fait, il sait qu'il va nous faire rêver lorsqu'il intitule les chapitres de son petit livre *Sept villes* comme des morceaux de musique ou des légendes de tableau : « Le nom de Buenos Aires », « Triste Trieste », « Lisbonne, passage des heures », « Alexandrie, paysage littéraire avec ruines », « Leningrad, dans le noir velours de la nuit soviétique », « Prague, K und K », « Valparaiso, aspects du paradis ».

Un problème qui se pose aux traducteurs, en français, lorsque les noms de ville sont francisés (les plus importantes le sont, ou les plus anciennement connues : Athènes, Londres, Varsovie), c'est de savoir si l'on va leur donner le genre féminin ou masculin. Dans certains cas, l'usage est fixé : Le Caire, ou La Havane. Dans d'autres cas, c'est plus incertain. Ainsi, Paris. On dira « le Paris des mauvais garçons », mais le film de Pierre Prévert (1959) s'appelle « Paris la belle ». Venise est féminin, mais Naples ? Amsterdam ? Marseille ? On appelait à Paris la rue Visconti, truffée de protestants, « la petite Genève ». Casablanca, malgré son sens littéral, ou peut-être pour le compenser, est perçu au masculin. Notons sur un autre plan que Los Angeles n'est pas perçu au pluriel. Notons aussi que le Nouveau Monde reprend les noms de l'ancien : « Paris, Texas », « Little Odessa », « Ithaca, N.Y », « New Amsterdam », « La Nouvelle-Orléans ». Pourquoi d'ailleurs « La Nouvelle-Orléans » et pas « Le Nouvel-Orléans » ? On trouve aussi New Berlin, New Hamburg, New Ulm, et bien entendu New York. Les immigrants emmènent leur ville à la semelle de leurs souliers. Ou sur les étiquettes de leurs bagages. Ou au fond de leur cervelle.

Le féminin poétise la ville. On dira « la Rome antique », mais on entendra aussi, pour casser toute emphase, « le Rome que j'ai connu n'est plus celui d'aujourd'hui ». Femme plus ville égale effet poétique ou érotique maximum, il suffit de voir quelques titres : « La belle de Moscou », « La belle de Saïgon », « La belle de San Francisco ».

Une ville est toujours dite et redite par ceux qui y vivent, qui y travaillent, ceux qui s'y rendent, qui en reviennent, qui projettent d'y retourner. Traduire la ville, ce sera donc retraduire, traduire des villes déjà « traduites », transformées en mots, en phrases, en récits, en déplacements, en rencontres, en attentes, en surprises, par des écrivains. L'écrivain est plus souvent le visiteur que l'habitant, ou alors l'habitant qui se déguise en visiteur, en promeneur. Pensons à Georges Perec, Patrick Modiano, Jacques Roubaud. Franchissant les époques comme un simple carrefour, les écrivains se rencontrent entre eux au cœur de la ville. Le titre du livre de Jacques Roubaud, *La Forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains*, citation légèrement embrumée par la mémoire, est un hommage à Baudelaire :

Le vieux Paris n'est plus. La forme d'une ville
Change plus vite hélas que le cœur d'un mortel.

Je voudrais à mon tour citer, en conclusion, côte à côte, Baudelaire et Roubaud, en hommage à la valeureuse cohorte de ceux qui s'aventureront, ou se sont aventurés déjà, à traduire en différentes langues ces textes, Baudelaire d'abord :

Paris change ! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Et voici maintenant Roubaud, « d'après Raymond Queneau » :

Le Paris où nous marchons
N'est pas celui où nous marchâmes
Et nous avançons sans flamme
Vers celui que nous laisserons.